

Buchbesprechungen

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Zeitschrift für schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte =
Revue suisse d'art et d'archéologie = Rivista svizzera d'arte e
d'archeologia = Journal of Swiss archeology and art history**

Band (Jahr): **44 (1987)**

Heft 3

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Buchbesprechungen

RUDOLF FELLMANN, GEORG GERMANN, KARL ZIMMERMANN (Hrsg.): *Jagen und Sammeln*, Festschrift für Hans-Georg Bandi zum 65. Geburtstag (Bernisches Historisches Museum, Bern 1985). 301 S., Abb.

Der Jubilar befasste sich während seiner Lehr- und Forschungstätigkeit, so die Herausgeber, vornehmlich mit «jägerischer» Archäologie. Dies mag wohl der Grund gewesen sein, weshalb man die Festschrift mit «Jagen und Sammeln» betitelte und eines der berühmten Pfahlbaubilder des letzten Jahrhunderts als Umschlagbild wählte (Jägers Heimkehr in der Pfahlbautenzeit, von J.G. Hegi 1865), obwohl sich nur ein kleiner Teil der Beiträge mit diesem Thema befasst: Die dreissig Artikel, von Museumsmitarbeitern sowie in- und ausländischen Fachkollegen verfasst, decken ein sehr breites Spektrum archäologischer Forschungsbereiche aus historischer und prähistorischer Zeit ab.

Zwei Beiträge, die das eigentliche Hauptthema betreffen, seien hier kurz vorgestellt.

Von K.J. Narr stammen einige Überlegungen zum Aussterben (oder zur Ausrottung?) des Mammuts im ausgehenden Paläolithikum (S. 225–239). Er stellt die unterschiedlichen Quellenlagen in Amerika (zumeist «kill sites») und Europa (vor allem Lagerplätze) vor und behandelt Fragen nach Umweltfaktoren, Bevölkerungsdruck, Auftreten neuer Kulturelemente usw. Zurecht ist er vorsichtig mit seinen abschliessenden Folgerungen, zu grobmaschig sind unsere chronologischen Kenntnisse, zu wenig hieb- und stichfest die Befunde. Am Schluss des Aufsatzes steht ein sehr sorgfältig recherchiertes Literaturverzeichnis. Aus Schweizer Sicht interessiert die Aufarbeitung eines kleinen Ensembles aus dem schon 1960 ergrabenen Rentierjägerhaltes von Moosbühl bei Moosseedorf (Kt. Bern). H. Schwab stellt eine unscheinbare Fundgruppe vor, «deren Bedeutung jedoch nicht zu unterschätzen ist» (S. 259–266): Reste von Ocker, Perlen aus Gagat und Lignit, ein stark stilisiertes Gagatfigürchen (Kleintier- oder Frauendarstellung?) sowie einige Bernsteinknöllchen. Letztere waren auch Gegenstand einer Untersuchung, durchgeführt von C.W. Beck am Amber Research Laboratory, Vassar College, New York. Die Zusammenarbeit von Archäologie und naturwissenschaftlichen Hilfsdisziplinen – für die sich H.-G. Bandi in seinem Kanton immer wieder einsetzte – erbrachte ein überraschendes Ergebnis: Die Herkunftsanalyse liess keinen Zweifel am baltischen Ursprung des Bernsteins.

Ein gelungener Beitrag für den Jubilar, der ja gleichfalls um Kontakte mit dem Osten bemüht war. *Beat Eberschweiler*

*

WOLFRAM HOEPFNER, ERNST-LUDWIG SCHWANDNER: *Haus und Stadt im klassischen Griechenland*. Préface de Christian Meier. Vol. 1 de la série «Wohnen in der antiken Polis», publiée par la section d'architecture de l'Institut allemand d'archéologie à Berlin (Deutscher Kunstverlag, Berlin/Munich 1986). XVI + 293 pp., 268 fig. et plans.

Ce volume consacré à l'architecture domestique et au cadre urbain de la Grèce à l'époque classique présente les premiers résultats d'un vaste programme de recherches sur l'habitat dans l'Antiquité grecque, amorcé en 1974 déjà sous la direction du

«Deutsches Archäologisches Institut». D'autres publications sont en préparation, qui approfondissent de façon plus monographique des sites particuliers (Rhodes, Lamia et Styli, Ano-Siphar, Dystos, Pella), certaines catégories typologiques (les refuges de bergers, les domaines ruraux, les jardins, la maison d'habitation à Kallipolis, à Maroneia, à Orraon), des thèmes spécifiques relatifs au contexte social et institutionnel de l'habitation et à la vie quotidienne (la propriété et les transactions foncières, les formes de sociabilité, les pratiques religieuses domestiques, le travail, l'hygiène, l'ameublement et les ustensiles, etc.) ou encore certaines catégories de témoignages (les sources écrites documentant les diverses représentations de l'habiter).

L'image que nous nous faisons de l'architecture domestique antique correspond à un état relativement tardif de son évolution, puisqu'elle se fonde essentiellement sur l'interprétation des vestiges de sites urbains tels qu'on les a retrouvés après leur abandon vers la fin de la période hellénistique (Priène, Olynthe, Délos, Doura Europos). Comment se présentaient les cités grecques à l'époque de leur plus grand essor, telle est la question qui a conduit les auteurs à entreprendre, en collaboration avec Constantin Doxiadis, de l'Université de Ioannina, et une nombreuse équipe d'archéologues, plusieurs campagnes de fouilles sur le site de Kassopé, en Epire, et à parcourir en fonction de leurs découvertes le corpus des contributions à l'histoire de l'urbanisme dans la Grèce antique.

La cité de Kassopé émerge peu avant le milieu du IV^e siècle av. J.-C. à la suite du synécisme de diverses colonies, implantées en bordure du golfe d'Ambracie par la cité péloponésienne d'Elis. L'occupation du site prend brusquement fin après la bataille d'Actium, en 31 av. J.-C., date à laquelle les Romains regroupent les populations locales en une ville nouvellement fondée pour célébrer la victoire: Nikopolis. La cité organisée sur une trame orthogonale rassemblait à l'origine environ 500 maisons et divers édifices publics (théâtre, bouleutérion, prytanée, stoa, etc.) sur une surface fortifiée d'environ 38 ha. L'état de conservation des témoignages archéologiques en faisait un site privilégié pour l'étude diachronique des secteurs résidentiels.

Par une analyse régressive des diverses transformations effectuées sur une quinzaine de maisons au cours des trois siècles de leur usage, les chercheurs en arrivent à constater la présence primitive, sous les aménagements hellénistiques, d'un substrat de maisons homogènes tant du point de vue dimensionnel (15,6 × 14,4 m.) que de la distribution des locaux. A l'intérieur d'une enceinte presque carrée, une cour immédiatement accessible de la rue donne accès, en profondeur, à l'oïkos, espace privé de la maison contenant le foyer et distribuant sur un ou deux étages deux ou quatre pièces annexes, tandis que de part et d'autre de la cour sont disposés des locaux semi-publics: andrôn, boutiques/ateliers. Ce type paraît déterminer en tant que module de base l'ensemble de la trame parcellaire, toutes les dispositions étrangères à ce schéma (grandes maisons à péristyle, regroupements de locaux fonctionnellement spécialisés – ateliers, habitation collective –, ...) étant explicables comme le produit d'ultérieures mutations de la propriété foncière.

Des études comparatives des relevés de fouilles du Pirée, d'Olynthe, de Priène, Abdéra, Doura Europos, confirment la présence dans ces villes de fondation d'une édification primitive très strictement normée, dont la lisibilité n'a été qu'altérée par les interven-

tions hellénistiques. Si le type varie d'une cité à l'autre, il reste constant à l'intérieur d'une même trame. Les auteurs renoncent à reconnaître dans cette homogénéité des caractères de l'habitation l'expression «spontanée» d'une unité de mode de vie des communautés ou des catégories sociales qui s'y sont installées, sur le modèle des typologies de l'architecture vernaculaire ou de l'habitat urbain plus récent (maisons bourgeoises, ouvrières, etc.). Ils proposent d'y voir un fait institutionnel: les témoignages recueillis ne documentent pas une certaine variété de *types de maisons* domestiques (Haustypen) mais une palette de *maisons-types* (Typen-Häuser), standardisées de propos délibéré. Ces maisons-types seraient l'expression concrète du principe de l'«isonomie», sur lequel prend corps le système politique démocratique à partir des réformes de Clisthène vers 508 av. J.-C. La thèse centrale de l'ouvrage affirme que la standardisation radicale de l'habitat doit être envisagée comme l'un des moyens institutionnels par l'intermédiaire desquels les communautés politiques ont entendu se garantir un régime égalitaire. Les modifications de la disposition primitive du bâti, observables déjà quelques générations après l'époque de fondation, sont alors interprétées comme le signe d'une polarisation croissante des sociétés urbaines en classes pauvres et fortunées.

Sur le plan de la morphologie de l'habitat, les études de cas présentées dans cet ouvrage manifestent un effort de précision absolument méritoire: les plans sont d'une excellente lisibilité et l'analyse des différents états des maisons étudiées met bien en évidence par quels types de transformations les dispositions d'origine se sont altérées au cours de leur plus ou moins long usage. Les traits distinctifs des fondations coloniales antérieures au premier tiers du Ve siècle av. J.-C. sont également clairement délimités par rapport aux productions de l'«école» hippodamienne. En outre la spécificité des développements hellénistiques est suffisamment bien isolée pour qu'un corpus de phénomènes d'époque classique puisse être identifié et constitué en problématique. L'interprétation «égalitariste», proposée par les auteurs, du caractère éminemment typé des villes de fondation énumérées reste assez lapidaire en l'absence d'un exposé comparatif aussi détaillé de leurs vicissitudes institutionnelles que de leur histoire architecturale. De telle sorte que l'argumentation se conclut souvent par une tautologie: là où les sources traditionnelles ou les indices font défaut pour identifier le type de constitution régissant telle cité prise en considération, on en conclut qu'elle devait être démocratique de par l'homogénéité du plan urbain...

L'homogénéité morphologique de l'habitat ne doit cependant pas nécessairement être lue «politiquement» comme la matérialisation du principe de l'isonomie, ni l'altération de la régularité primitive comme signe de l'affaiblissement de la solidarité civile. Comme l'évoque Christian Meier dans son introduction, le principe de l'égalité de tous devant la loi cherche bien plus à rendre *indépendant* le niveau des droits juridiques et politiques par rapport aux inégalités socio-économiques, plutôt qu'il ne vise le nivellement des conditions. L'hypothèse ne devrait pas être exclue que la *sérialité* des plans analysés, dont le caractère n'est d'ailleurs que de courte durée (comme les auteurs eux-mêmes le relèvent), soit redevable non pas tant à des idéaux politiques éphémères ou des intentions symboliques vite obliérées, qu'aux conditionnements propres à tout processus de planification «rapide». On se trouverait en présence d'un schématisation provisoire caractéristique de la phase initiale d'un établissement humain de projection monolithique. L'homogénéité du bâti serait alors plutôt «arbitraire» et n'aurait, en tant que figure symbolique, qu'une faible valeur représentative de la collectivité, qui, une fois installée, ne tardera pas à s'approprier cette structure en l'individualisant.

Quelles que soient les réserves que l'on voudra opposer à la thèse d'un urbanisme «isonomique» de la Grèce classique, l'ouvrage reste

d'une lecture passionnante par la capacité de ses auteurs à relier les thèmes souvent desséchants de la typologie de l'habitation à l'ensemble de la culture et du monde de la pensée. Sylvain Malfroy

*

PAUL BISSEGER: *Le Moyen Age romantique au Pays de Vaud, 1825-1850. Premier épanouissement d'une architecture néo-médiévale*. Bibliothèque Historique Vaudoise N° 79. (Lausanne 1985). 194 p., 114 ill., index.

L'architecture néo-gothique, tant religieuse que laïque, est encore méconnue, voire même dépréciée, par une large part du public. Peut-être cela tient-il au fait – entre autres – que son existence est doublement liée à l'histoire: ayant été conçue dans un esprit de référence – plus ou moins explicite – au passé, elle nécessite d'autant plus, pour être comprise de la part de l'homme d'aujourd'hui, une bonne connaissance historique. C'est à quoi se consacre Paul Bissegger dans son ouvrage *Le Moyen Age romantique au Pays de Vaud, 1825-1850*.

Tout en s'appuyant à égale mesure sur une étude d'archives détaillée et sur une recherche stylistique approfondie, l'auteur a choisi de donner un éclairage aussi complet que possible sur les initiateurs de ces premières réalisations néo-gothiques en Pays de Vaud, afin de comprendre dans quel état d'esprit et dans quel contexte culturel ils ont agi.

Ce livre traite de la première phase du style néo-médiéval, s'étendant des années 1825 à 1850, époque durant laquelle les sources d'inspiration sont diverses et peu codifiées et où le romantisme prévaut sur le dogmatisme qui sera celui des théoriciens de la seconde moitié du siècle. Même si la «mode» néo-gothique est déjà alors répandue dans les domaines littéraire et décoratif, les grandes réalisations architecturales sont encore des événements isolés.

Dans le domaine de l'architecture laïque, le style néo-gothique avait fait ses premiers pas dans le Pays de Vaud au début du XIX^e siècle, pour des édifices secondaires comme les dépendances ou les fabriques de jardins. Ce n'est que dans le deuxième quart du siècle que l'on passa à des constructions plus importantes. D'anciens châteaux forts furent complétés dans ce style, tels celui des Clées (1831), forteresse ruinée convertie en habitation par un pasteur anglais selon un projet en provenance d'Angleterre, et celui de La Sarraz (1831) transformé à la demande de l'historien médiéviste Frédéric de Gingins par les architectes vaudois FRANÇOIS RECORDON et LOUIS WENGER.

Quelques maisons particulières, d'une grande diversité, furent soit construites de toutes pièces, soit profondément remaniées. Première «villa» néo-gothique vaudoise en forme de chapelle, Fraidaigue près de Saint-Prex est l'œuvre encore de FRANÇOIS RECORDON (1831), qui l'édifia pour Henri van Oyen. Ce dernier personnage, très original, avait bâti auparavant, sur un modèle néo-classique anglais, la maison cylindrique de la Gordanne. Le château de l'Aile à Vevey, de la fin du XVII^e siècle, fut radicalement transformé, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, dès 1840, pour Jacques Edouard Couvreur par l'architecte PHILIPPE FRANEL. Dans cette même ville et par le même architecte, la maison propriété des Chartreux de la Part-Dieu reçut une nouvelle façade, unique exemple vaudois de style néo-roman pour cette époque. A Dully, l'architecte genevois SAMUEL DARIER remania pour Auguste Frédéric de Meuron la moitié du château dans le style néo-gothique et l'autre moitié dans le goût du XVII^e siècle français (1841-1846).

L'importante partie de l'ouvrage consacrée à l'architecture religieuse montre le rôle que les communautés catholiques et certains de leurs curés ont joué dans l'implantation du style néo-gothique. La loi vaudoise de 1810 autorisait la construction de sanctuaires au service de la minorité catholique à condition qu'ils

ne présentent ni clocher, ni signes extérieurs de leur destination. Le recours à des formes faisant référence à la foi médiévale permettait d'exprimer malgré tout le caractère sacré de l'édifice. Bien que ce choix n'ait pas été systématique du côté catholique – un autre courant optait pour le néo-classicisme – il faut noter que ce style est resté l'apanage de cette confession jusqu'au milieu du siècle. Ce n'est que plus tard que des constructions apparentées apparaissent pour le culte protestant. Ces premières églises catholiques, celles de Nyon (1837), Morges (1837), Rolle (1843), Bottens (1843–1848), projet de Poliez-Pittet (1846), sont donc l'expression de la sensibilité d'une communauté en grande partie étrangère au sein de laquelle se trouvaient plusieurs personnages fortunés, grands voyageurs et sensibles aux courants esthétiques européens. Ce goût ne paraît pas avoir été dicté par les milieux architecturaux, puisque l'architecte – protestant – à qui l'on doit la plupart de ces constructions, HENRI PERREGAUX, se prononçait personnellement de manière plutôt critique et sceptique quant à l'emploi moderne du style gothique.

Dans une conclusion étoffée et pour une bonne part originale, Paul Bissegger tente d'éclairer les motivations profondes qui ont concouru à l'éclosion du style néo-médiéval en Pays de Vaud, par une analyse des personnalités et des références culturelles prépondérantes mises en relation avec le contexte international. Il essaie aussi de saisir la sensibilité liée au goût pour le néo-gothique, en opposant les exemples de deux mécènes veveysans: Vincent Perdonnet, amateur de progrès et d'architecture néo-classique qui édifia la maison de Mon-Repos à Lausanne et fit un don important pour la modernisation de l'équipement urbain de Vevey; Jacques Edouard Couvreur, constructeur de château de l'Aile, protestant engagé dans l'Eglise libre, exerça quant à lui sa générosité en faveur des pauvres et des humbles: deux attitudes fondamentalement différentes face au monde.

Monique Fontannaz

*

St. Martin zu Landshut. Herausgegeben von ALFRED FICKEL, Vorwort HEINRICH FISCHER, Autoren: PETER KURMANN, Architektur; BRIGITTE KURMANN-SCHWARZ, Innenausstattung; MARKUS HILBICH, Fotos. (Tausnitz-Verlag, Landshut 1985), 111 S., XVII Abb. im Text, Bildteil mit 93 Abb.

Das grossformatige (34,5×26 cm) Buch ist der erste Band einer Reihe «Hans von Burghausen und seine Kirchen». Der Herausgeber weist darauf hin, dass ein grosser Teil der Hauptwerke deutschen Kirchenbaus der Spätgotik nicht von Monographien erfasst sind, weder durch eine grundlegende archivalisch-geschichtliche Dokumentation, noch durch eine bildliche «Edition». Das vorliegende Buch sei als Bildband konzipiert, der Text fasse die bisherige Forschung kritisch zusammen. Betont wird die Absicht, auf rein photographische Kunsteffekte zu verzichten und deswegen auch Kunstlicht beiseite zu lassen, um damit «das Bauwerk so wiederzugeben, wie es jeder Besucher selbst sehen kann».

Die Gattung des «Bildbandes» ist für den Kunsthistoriker häufig etwas Zwiespältiges, da meist zu einem vorgegebenen Bilderbestand mit Eigenleben ein Begleittext anzufertigen ist. Hervorragend konzentrierte Bildbände über mittelalterliche Münster und Dome – wie Strassburg, Xanten, Naumburg, Magdeburg – entstanden in den 1920er Jahren, mit Texten von Fachleuten, sachlich aufgenommenen und vorzüglich reproduzierten Photos. Ein Meisterwerk dieser Gattung war noch 1948 Martin Hürlimanns und Peter Meyers Buch «Englische Kathedralen», von vollendeter, nie mehr erreichter Objektivität, dienender Klarheit und doch voll von der Stimmung eines Ortes. Darüber hinaus ist man trotz gewaltigen technischen Entwicklungen von Photographie und Reproduktion nicht gelangt, im Gegenteil. Davon zeugen leider manche Abbildungen des vorliegenden Werkes, dunkel bis zur Unkenntlichkeit.

Der Textteil dieses Bildbandes über eines der Hauptwerke deutschen Kirchenbaus der Spätgotik gewinnt sein Gewicht dadurch, dass man ihm rund hundert Seiten zubilligte, und ein absolut zuständiges Autorenpaar dafür gewinnen konnte, welches die bisherige Forschung und das Objekt selbst mit frischen Augen sieht.

Peter Kurmann, durch seine Forschung an der französischen Kathedralgotik geschult, bietet Gewähr, dass er das Bauwerk nicht schematisch unter dem zum Schlagwort gewordenen Titel der «Deutschen Sondergotik» behandelt. Des Besonderen ist an diesem Bau wirklich genug: Ein Backsteinbau der bayerischen Gruppe von gewaltigen und gewagten Proportionen als Pfarrkirche allein von der kleinen Stadt, ohne Bezug zur Residenz, aufgeführt. Am Aussenbau durch den kompakten Körper, hohe Fenster und Scheuendach als Halle erkennbar, mit einem axialen Eingangsturm analog zu Freiburg und Ulm, geschlossen und zierlich zugleich, mit 132,5 m der zweithöchste noch im Mittelalter vollendete, dem Strassburger nahe kommend. Ein kühner Hallenraum, mit 29 m hohem und 12,2 m weitem Mittelschiff und gestreckt achteckigen Pfeilern von 22 m Höhe und 1 m Durchmesser. Der Schöpfer, «hans stainmezz», wie ihn schlicht das an der Südflanke der Kirche 1432 bei seinem Tod errichtete Epitaph mit der Bildnisbüste und Liste seiner Hauptwerke nennt, wurde in der Literatur bis 1968 irrtümlich Hans Stethaimer genannt. Hans von Burghausen war sein richtiger Name, wie eine damals aufgefundene Urkunde erwies. Zu den Baudaten schliesslich; sie sind durch Archivalien, Bauinschriften und neuerdings zusätzlich durch dendrochronologische Untersuchung von Balken in situ weitgehend geklärt worden: Um 1385 Baubeginn beim Chor, nach dessen Vollendung um 1400 Weiterbau im Langhaus, 1444/45 Grundlegung des Turmes, Vollendung um 1500.

Auf Grund einer subtilen Analyse der strukturellen und stilistischen Elemente von Aussenbau und Raum gelangt Kurmann zum Schluss, dem Werkmeister Hans seien Chor und Schiff und im wesentlichen auch der nach seinem Tod errichtete Turm als Erfindung zuzuweisen. Mit Vorsicht hält er nach den Ursprüngen seiner Elemente Ausschau, manche Parlermotive in Prag nennend, darüber hinaus aber stellt er die These eines engen Kontakts des Meisters mit der nord- und ostdeutschen Backsteinarchitektur auf.

Brigitte Kurmann-Schwarz widmet den Hauptwerken der Ausstattung eingehende Untersuchungen. Der Hochaltar, um 1424, inkorporiert seiner steinernen, beidseits reich mit Skulpturen ausgestatteten Retabelwand das Sakramentshäuschen – ein verfrühter isolierter Vorläufer der neuzeitlichen Sakramentstabernakel. Die Kanzel mit mehrstöckigem Steinbaldachin ist 1422 datiert.

Nebst der grossen Zahl von Plastiken, an den Chorpfeilern, an den Wandpfeilern des Langhauses, an den Portalen und am Chorgestühl ragen durch besonderen Rang heraus das Kruzifix im Triumphbogen und die Statue der Muttergottes an der Ostwand des südlichen Seitenschiffes.

Der gewaltige 1495 datierte Kruzifixus, vom Scheitel bis zu den Füßen 5,80 m messend, wird mit guten Gründen Anja Broschek folgend Michel Erhart von Ulm zugeschrieben. Kolossale Triumphkreuze gab es im 15. Jahrhundert mehrfach; es sei an den als Sehenswürdigkeit berühmten «Grossen Gott von Schaffhausen» erinnert, 1447 im Münster zu Schaffhausen aufgehängt, 1529 im Bildersturm vernichtet, sowie an den 4,7 m hohen Heiland im Kloster Nominis Jesu in Solothurn, von 1461. Die 2,20 m hohe Muttergottesstatue, ein Hauptwerk Hans Leinbergers um 1515–1520, war einst, wie Spuren zeigen, mit Sonnenstrahlen und einem Rosenkranz umschlossen, hing also wie der Englische Gruss von Veit Stoss im Chorraum, Anfang und Ende des Erlösungswerkes zusammen mit dem Kruzifixus symbolisierend, Blickziele im weiten Hallenraum.

Adolf Reinle

BRUNO WEBER: *Planvedute der Stadt Zürich um 1738, gezeichnet von Johann Caspar Ulinger*. (Verlag Matthieu der Zürcherischen Vereinigung für Heimatschutz, Zürich 1986). 69 S., 24 Abb.

Es handelt sich hier um den Kommentarband zur leicht verkleinerten Faksimileedition des in der Zentralbibliothek Zürich aufbewahrten und bis dahin wenig beachteten Vogelschauplans der Stadt Zürich von 1738. Er wurde 1979 erstmals von Walter Mathis ganz abgebildet und im Vorwort (S. 30) kurz besprochen, dabei als potentielle Stichvorzeichnung interpretiert. Nunmehr widmet sich diesem Kunstwerk in aller Ausführlichkeit Bruno Weber, wobei seine Ausführungen zugleich als Monographie über den bisher ebenfalls kaum gewürdigten topographischen Zeichner und Radierer J.C. Ulinger (1704–68) dient. Der Biographie des begabten Zeichners folgt eine kritische Besprechung seines hinterlassenen Werks und dann die gründliche Behandlung der Planvedute, die in der Datierung auf 1738 gipfelt. Dann stellt der Autor den Plan ins «kartographische Umfeld», d.h. er zieht den Vergleich mit den übrigen bekannten topographischen Darstellungen der Stadt Zürich, wobei auch der Murersche Stadtplan («um 1570 entworfen und 1573/74 vollendet») beigezogen wird. «Ulingers Planvedute war ein letzter Versuch, die Stadt Zürich als Vogelschauplan in Murerscher Manier... vorzustellen» (S. 55). Weber schliesst daran einen Ausblick auf die Zürcher Topographie des späteren 18. Jahrhunderts (Koller/Holzhalb, Bullinger, Johannes Müller) und auch des 19. Jahrhunderts. Der Text rundet sich zu einer grundlegenden Geschichte der Bildtopographie Zürichs von Murer bis Franz Schmid (1846).

Das Faksimile und der Kommentarband wurden zusammen mit einem Abguss des offiziellen Stadtschlüssels von 1781 herausgegeben. Bei der Besprechung dieser Beigabe hält sich der Autor an Artikel von Franz Züsli (im Zürcher Taschenbuch 1983 und 1985). Die luxuriöse Aufmachung der Publikation erhält ihren bleibenden Wert durch Webers fundierten Kommentar. *Lucas Wüthrich*

*

PETER FELDER: *Der Aargau im Spiegel seiner Kulturdenkmäler*. (AT Verlag Aarau, Stuttgart 1987). 192 S., 155 meist farbige Abb.

Durch die Mediationsakte von 1803 wurden kulturell und konfessionell verschiedene Gebiete zum neuen Kanton Aargau verschmolzen. Der Berner Aargau, die Grafschaft Baden, das Freiamt und das ehemals vorderösterreichische Fricktal brachten dem neuen Kanton ein reiches kulturelles Erbe mit. Peter Felder, aargauischer Denkmalpfleger, legt in diesem Band eine einmalige, wissenschaftlich bestens fundierte Gesamtschau der aargauischen Kulturdenkmäler vor. Dieser Band will und kann die Kunstdenkmälerbände nicht ersetzen, er ergänzt sie aber in mancher Hinsicht. Felder schöpft aus seiner grossen Erfahrung und vermittelt in 15 Kapiteln eine Übersicht des kulturellen aargauischen Erbes in prägnanter Form. Ob er «Von den Römern zu den Rittern» oder über «Burgen und Schlösser» schreibt, in beiden Kapiteln weiss er Wesentliches zu sagen und verliert sich nicht in Details. Über Kirchenbauten des Mittelalters und die Klöster vermittelt er wichtige künstlerische und historische Zusammenhänge und Einsichten. In «Glasmalerei als Sonderleistung» führt der Autor das reiche Erbe vor Augen, das sich in Höhepunkten wie Königsfelden, Stauffberg, Wettingen und Muri glanzvoll manifestiert. «Städte und Bürgerbauten» und «Dörfer und Bauernhäuser» zeigen (noch) historisch gewachsene Ortsbilder in ihrer regionalen Verschiedenheit. In einem brisanten Kapitel behandelt Felder «Kunst im Spannungsfeld von Reformation und Gegenreformation». Viel Liebe zum Detail bringt der Abschnitt «Von Künstlern und Handwerkern». In einer meisterhaften Analyse zeigt der Autor auf, was

für schöpferische Kräfte im Aargau am Werk waren. Eine reiche Palette von Bildhauern, Malern, Goldschmieden, Hafnern u.a. zeigt die Vielfalt und umreist den künstlerischen Beitrag zum Gesamtkunstwerk. Der eigenständigen Kunstlandschaft des ehemals vorderösterreichischen Fricktals wie auch dem bernischen Barock mit Rathaus- und Bürgerbauten sind zwei Kapitel gewidmet. Im Freiamt finden sich wahre Kleinode von Rokokokirchen, die Felder mit grosser Einfühlungsgabe in einem Abschnitt würdigt. Im neu geschaffenen Staat Aargau entstanden einige klassizistische Bauten, wie das Aarauer Grossratsgebäude, Bad Schinznach und die Wohnbauten der Laurenzenvorstadt in Aarau, die im Kapitel «Aus der heroischen Frühzeit des Kantons» vorgestellt werden. Das weiter fortschreitende 19. Jahrhundert brachte frühe Industriebauten, Kasernen, Bahnhöfe, die Strafanstalt Lenzburg und das Anstaltsgebäude von Königsfelden. Im kirchlichen Bereich folgte die Hinwendung zum Historismus, dem auch die Synagogen von Lengnau und Endingen zuzuzählen sind. Diese Zeit ist unter «Architektur zwischen Tradition und Fortschritt» in einem ausgewogenen Kapitel vorgestellt. Zum Schluss des Bandes findet sich eine kurze Abhandlung «Der Jugendstil – Wende und Neubeginn». Das Literaturverzeichnis rundet das wohlgelungene Werk ab.

Vortreffliche Farbaufnahmen des Fotografen Hans Weber unterstützen den ausgefeilten Text und schaffen einen künstlerischen Rahmen. Der «Kulturkanton» Aargau hat mit diesem Werk eine würdige Darstellung gefunden. *Werner-Konrad Jaggi*

*

Kataloge der Bibliotheca Hertziana in Rom. Ca. 55 Bände zu ca. 960 S. (Dr. Ludwig Reichert Verlag, Wiesbaden 1985ff.)

Analog zu Telefonbüchern, die Nummern für die telephonische Kommunikation zwischen Gesprächspartnern liefern, dienen bibliographische Nachschlagewerke in besonderem Masse der Vermittlung von Informationen für die wissenschaftliche Forschung. Neben den Bibliographien, die uns laufend neu im Druck erscheinene Forschungen anzeigen, ist seit den sechziger Jahren eine zweite Gattung getreten, die der veröffentlichten Kataloge von Spezialbibliotheken und Sammlungen.

Die englischsprechenden Länder leisteten auf diesem Gebiet Pionierarbeit (Avery Memorial Architectural Library New York, Metropolitan Museum of Art New York, New York Public Library, Museum of Modern Art New York und Victoria & Albert Museum London). Wer hierzulande italienische Kunst zum Gegenstand seiner Forschung macht, wird früher oder später feststellen müssen, dass die gegenwärtige und wohl auch zukünftige Situation der Bibliotheken in unserem Land seinen Informationsbedarf nicht umfassend genug zu stillen vermag. Er wird darüberhinaus mit Bedauern zur Kenntnis nehmen, dass eine italienische kunstgeschichtliche Bibliographie derzeit nicht erscheint. Aber auch Bestellungen mittels der an sich famosen Einrichtung der internationalen Bibliotheksausleihe gelangen aus Italien immer häufiger mit dem Vermerk «non figura ai cataloghi» an den Absender zurück. So bot sich bis anhin der in 12 Bänden veröffentlichte Bibliothekskatalog des Kunsthistorischen Instituts in Florenz (1964–1977) zu weiteren bibliographischen Recherchen als wertvolles Hilfsmittel an. Zweck der Kataloge ist es, die Bestände einer bestimmten Bibliothek publik zu machen, vor allem auch im Ausland, wo sie ein wichtiges Arbeitsinstrument in den Katalogräumen wissenschaftlicher Bibliotheken darstellen. Sie übernehmen – mindestens teilweise – die Aufgaben der fehlenden Fachbibliographie, erleichtern den Zugang zu den Beständen der Bibliotheken am Arbeitsort, dienen aber nicht zuletzt der gezielten Vorbereitung eines Besuches auf der betreffenden Bibliothek.

Für die italienische Kunst im weitesten Sinn ist nun seit kurzem eine zweite Publikationsreihe angelaufen, auf die hinzuweisen Anlass dieser Anzeige ist: die Kataloge der Bibliotheca Hertziana.

Die Bibliotheca Hertziana Rom, untergebracht im Palazzo Zuccari auf dem Pincio, basiert auf 5000 Bänden, die der Freundeskreis um die Stifterin, die Kölner Kunstfreundin Henriette Hertz, 1910 als Privatbibliothek zusammengetragen hatte. Die 1912 eröffnete Präsenzbibliothek – auf Anregung Ernst Steinmanns zum Zentrum der Stiftung bestimmt – entwickelte sich unter den Bibliothekaren Ludwig Schudt (1920–1961), Otto Lehmann-Brockhaus (1962–1977) und Ernst Guldan (seit 1977) zu einer einzigartigen Spezialbibliothek für die Kunst Italiens. Sie umfasst heute über 150 000 Bände und 900 laufende Zeitschriften, welche von einer Arbeitsgruppe von 20 Personen betreut wird. Unterhaltsträger ist die Max-Planck-Gesellschaft.

Von 1966–1984 wurde der Bestand der Bibliotheca Hertziana neu geordnet und neu katalogisiert. Der seit 1985 im Karteikartendruck erscheinende Katalog ist das Resultat dieses gewaltigen Unterfangens. Die im Verlag Ludwig Reichert Wiesbaden erscheinende Publikation ist auf voraussichtlich 55 Bände mit je ca. 960 Seiten im Format 33×25 cm angelegt.

Der *Systematische Standortkatalog* (ca. 115 000 Einträge) verzeichnet alle Monographien und Sammelwerke entsprechend ihrer sachlich geordneten Aufstellung. Als Wegweiser zur gesuchten Systemstelle dient eine schematische Übersicht, die in einem gesonderten Band vorliegt.

Der *Alphabetische Katalog* (ca. 245 000 Einträge) enthält den kompletten Bestandsnachweis nach bibliographischen Merkmalen: Verfasser, anonyme Sachtitel, Serien, Periodica, alle mit vielfältigen Querverweisen.

Der *Aufsatzautoren-Katalog* (ca. 120 000 Einträge) berücksichtigt die Verfasser von unselbständig erschienenen Beiträgen im Sachrahmen des Sammelgebietes. Neben Festschriften und Kongressberichten sind hier über 1300 Periodica ohne zeitliche Begrenzung ausgewertet.

Bis heute (1.6.1987) sind neun Bände erschienen: Band 1 enthält die Systemübersicht zum systematischen Standortkatalog, die weiteren acht Bände Teile des systematischen Standortkatalogs, soweit die jeweils rund 1000 Seiten umfassenden Bände die in Faksimiletechnik reproduzierten Karteikarten aufnehmen konnten. Der Verlag hat sich vorgenommen, jährlich acht Bände vorzulegen, so dass das ehrgeizige Unternehmen 1992 abgeschlossen sein wird, und der Zugang zu dieser einzigartigen Spezialbibliothek in Rom wesentlich erleichtert sein wird. Es ist sehr zu hoffen, dass die wissenschaftlichen Bibliotheken – denn sie sind die «Kunden» für eine solche von einer Einzelperson nicht zu bewältigenden Anschaffung – das Werk auch erwerben und damit vielen interessierten Forschern zugänglich machen.

Andreas Morel

*

WERNER VOGLER (Hrsg.): *Ulrich Rösch, St. Galler Fürstabt und Landesherr*. Ausstellungskatalog des Stiftsarchivs St. Gallen, 1987. (Stiftsarchiv St. Gallen 1987.) 407 S., 144 Abb.

Vom 1. bis 24. Mai 1987 zeigte das St. Galler Stiftsarchiv die sehr beachtete Ausstellung über Fürstabt Ulrich Rösch (1463–1491). Die kurze Ausstellungszeit ist zu bedauern, doch bleibt glücklicherweise der Katalog mit 19 Einzeluntersuchungen, welche die Gestalt dieses spätmittelalterlichen, sehr bedeutenden Abtes von verschiedenen Seiten beleuchten. WERNER VOGLER, st. gallischer Stiftsarchivar und Initiator der Ausstellung, lieferte zwei Beiträge, von denen die Kurzbiographie des Abtes von besonderem Nutzen ist. Diese ermöglicht einen Einstieg ins Ausstellungsthema und

besticht durch grösste Exaktheit und wohlthuende Kürze. PETER OCHSENBEIN, Stiftsbibliothekar von St. Gallen, widmet dem persönlichen Gebetbuch von Abt Ulrich eine längere Untersuchung. Die illuminierte, 1472 entstandene Handschrift befindet sich heute in der Stiftsbibliothek Einsiedeln. Geschrieben wurde sie von Simon Rösch, einem Benediktiner von Wiblingen. Von höchstem Interesse ist darin der heilsgeschichtliche Gebet-Bild-Zyklus, der auf die Mitte des 12. Jahrhunderts zurückgeht. Die Gegenüberstellung mit dem sog. Hildegard-Gebetbuch um 1190, ist sehr beeindruckend. Ochenbeins Beitrag ist beispielhaft und erschliesst dieses einmalige Devotionale. Prälat JOHANNES DUFT, emeritierter Stiftsbibliothekar, widmet mit «Abt Ulrich Rösch als Förderer der Stiftsbibliothek» einen wichtigen Beitrag. Von den von Abt Ulrich in Auftrag gegebenen Büchern sei hier auf das zweibändige Pontifikalmissale hingewiesen. Der langjährige Umgang des Verfassers mit den Schätzen der Stiftsbibliothek findet in seinem Artikel einen würdigen Niederschlag. WALTHER P. LIESCHING kommentiert das Wappenbuch Abt Ulrichs in der St. Galler Stiftsbibliothek. Der Autor wirft viele Fragen auf, seine Überlegungen über den möglichen Künstler und Auftraggeber korrigieren alte Fehlinterpretationen. Lieschings Anregung, das Werk in einer Edition allgemein zugänglich zu machen, bleibt hoffentlich nicht nur ein frommer Wunsch. «Spätgotische Sakralarchitektur in den st. gallischen Stiftslanden» ist ein kenntnisreicher Beitrag von BERNHARD ANDERES. Nach einer ausführlichen Einleitung behandelt er die Bautypen, die Rippengewölbe, Masswerk, Portale, die Werkmeister, Sakramentshäuschen und schliesslich die Turmbekrönungen. Besonders wertvoll ist seine Zusammenstellung der Werkmeister der Spätgotik, die er an den Schluss seines hervorragenden Artikels setzt. Der Wirksamkeit Erasmus Grassers beim Bau von Marienberg bei Rorschach widmet JÜRGEN ROHMEDE eine sorgfältige Untersuchung. Grassers Tätigkeit für Marienberg ist durch Archivalien belegt. Direkte Spuren seiner Tätigkeit, etwa Bauplastiken, kann Rohmeder nicht nachweisen. Dem (nicht mehr erhaltenen) Epitaph für Abt Ulrich Rösch geht im letzten Aufsatz ROLF SCHMIDT nach. Ein 1965 aufgefundenes Fresko im Nordflügel des Kreuzganges der Kathedrale St. Gallen mit einem Vesperbild und dem hl. Otmar bezeichnet die Stelle, wo bis zum Bildersturm von 1531 das Epitaph zu sehen war, dessen Inschrift durch Handschriften überliefert ist.

Die 102 Exponate der Ausstellung werden zum Schluss in einem Katalog vorgestellt. Die ausführliche Bibliographie verdient eine dankbare Erwähnung. Die ebenfalls gewichtigen, hier nicht besprochenen Aufsätze, behandeln weitere, meist historische oder wirtschaftsgeschichtliche Aspekte, welche um die Gestalt dieses grossen Abtes kreisen. Die vorbildliche Ausstattung mit z.T. farbigen Tafeln gibt dem Katalog den äusseren würdigen Rahmen.

Werner-Konrad Jaggi

*

Die Peyersche Tobias Stimmer-Stiftung im Museum zu Allerheiligen, Schaffhausen. Bearbeitet von PAUL LANG, ANNA RAPP und PETER JEZLER. Schweizerisches Institut für Kunstwissenschaft, Zürich: Kataloge Schweizer Museen und Sammlungen 10 (Schaffhausen 1985). 67 S., Abb.

Als am 1. April 1944 amerikanische Flieger aus Versehen über der Stadt Schaffhausen Spreng- und Brandbomben abwarfen, wurden dabei nicht nur Dutzende von Menschen getötet und zahllose Häuser zerstört (s.: Die Bombardierung der Stadt Schaffhausen am 1. April 1944, Dokumentarische Darstellung, hrsg. vom Stadtrat Schaffhausen, Schaffhausen 1945). Das Museum Allerheiligen verlor seinen Westtrakt: mit ihm wurde die ganze Sammlung der Schaffhauser und Schweizer Kunst des 15. bis 18. Jahrhunderts bis

auf zwei Bilder ausgelöscht (s.: Max Bendel, *Zerstörter Schaffhauser Kunstbesitz* aus dem Museum Allerheiligen, Zürich 1944).

Museumsaufnahmen, die zur Eröffnung des neuen Museums, 1939, gemacht wurden, zeigen unter anderem ein herrliches Tobias Stimmer-Kabinett, von dem nur ein einziges Bild übrigblieb, durch einen glücklichen Zufall. Stimmers Bildnis des Zürcher Gelehrten Konrad Gessner hing an einer der Fensterseite gegenüberliegenden Wand und wurde vom Luftdruck durch ein Fenster auf die Strasse hinuntergeworfen. Aber sonst wurden von diesem bedeutenden Künstler der Spätrenaissance am Oberrhein, acht Gemälde und sein Selbstbildnis von der Fassade vom Haus zum Ritter zerstört. Heute besitzt man von ihm insgesamt nur noch vier eigenhändige und unbestrittene Bilder: das Bildnis des Zürcher Pannervortragers Jacob Schwytzer und seiner Frau von 1564 (in der Öffentlichen Kunstsammlung, Basel), das erwähnte Bildnis von Konrad Gessner aus dem gleichen Jahr und das Bildnis des Zürcher Bürgermeisters Bernhard von Cham (im Besitz der Gesellschaft der Schildner zum Schneggen, Zürich).

Mit Kunstspenden aus der ganzen Schweiz versuchte man damals den schweren Verlust des Schaffhauser Museums zu lindern (s.: Walther Bringolf und W. Guyan, *Kunst- und Kulturspenden an das Museum zu Allerheiligen, Schaffhausen* 1946). So schenkte die Stadt Basel aus seiner Kunstsammlung den «Winter», aus einer Serie der vier Jahreszeiten vom Schaffhauser Künstler Daniel Lindtmayer, eine mit Deckfarben ausgeführte Pinselfeignung von 1586; ferner einen Kupferstich von Martin Schongauer und das Gemälde «Rheinfall» von Johann Jakob Schalch.

Das Stimmer-Kabinett war einst deshalb so reich, weil die Schaffhauser Familie Peyer (die Peyer mit den Wecken) ihre Familienbildnisse von der Hand Stimmers dort deponiert hatte. Statt nun die ansehnliche Entschädigung durch die amerikanische Regierung unter ihren Angehörigen zu verteilen, gründete die Familie die «Peyersche Tobias Stimmer-Stiftung». Mit den Mitteln dieser Stiftung wurden und werden zahlreiche Erwerbungen für das Museum zu Allerheiligen und die Stadtbibliothek Schaffhausen gemacht. Was im Museum deponiert ist, wurde in einem vom Schweizerischen Institut für Kunstwissenschaft, Zürich, herausgegebenen Katalog erstmals erfasst (Kataloge Schweizer Museen und Sammlungen 10). In den Jahren nach dem Krieg gelang es noch, Werke von Künstlern wie Cranach (drei Gemälde von ihm, bzw. seiner Werkstatt), Bernhard Strigel, Bartel Beham, Hans Holbein (ein kleines Bildnis, das allerdings in den neuen Katalog der Gemälde Holbeins von John Rowlands, London 1985, nicht Eingang gefunden hat) und Hans Asper (das Bildnis des Schaffhauser Bürgermeisters Alexander Peyer) zu erwerben. Der Kauf des letzteren Bildes erhellt bereits die spätere Strategie der Erwerbun-

gen der Peyerschen Tobias Stimmer-Stiftung. Man konzentrierte sich mehr und mehr auf Kunstwerke, die entweder von Schaffhauser Künstlern geschaffen wurden, oder auf solche, die für Schaffhauser Auftraggeber entstanden, insbesondere für die Familie Peyer. So konnten 9 Scheibenrisse von Daniel Lindtmayer d.J., Werner Kübler d.J. und von Hieronymus, bzw. Hans Caspar Lang erworben werden. Die Gold- und Silberschmiedarbeiten hingegen, zusammen mit drei kostbaren Woll- und Leinenstickereien, sind mit Schaffhauser Familien als Auftraggeber verknüpfbar. Der Katalog erfasst 50 Werke: 16 Gemälde, 9 Zeichnungen, 6 Glasgemälde, 10 Goldschmiedarbeiten, 4 textile und 5 geschnitzte Werke aus dem 15. bis 18. Jahrhundert.

So sehr es der Stiftung gelang, das Museum zu Allerheiligen durch seine dauernden Leihgaben – auch von Kunstwerken aus der Stimmerzeit – zu bereichern, den Verlust der Stimmer – Bilder konnte sie kaum durch andere Werke des Meisters wettmachen. Nur wenige Zeichnungen von ihm sind noch in Privatbesitz. Immerhin erwarb sie den Abklatsch einer Federzeichnung von Stimmer, ein Scheibenriss mit der Anbetung des Kindes (erst nach Drucklegung des Kataloges im Kunsthandel aufgetaucht). Für Stimmer ist ein weiterer Umdruck oder Abklatsch einer Zeichnung belegt, so für die Zeichnung «Christus und die Apostel in Halbfigur», im Basler Kupferstichkabinett, deren Umdruck die Staatliche Graphische Sammlung in München aufbewahrt (s.: *Ausst. Kat., Spätrenaissance am Oberrhein, Tobias Stimmer, Kunstmuseum, Basel* 1984, Nr. 210 und 210a).

Mit Hilfe der Stiftung konnte die Schaffhauser Stadtbibliothek ihre Sammlung an Drucken des 16. Jahrhunderts, die Holzschnitte von Tobias Stimmer enthalten, wesentlich bereichern. Sie besitzt jetzt nahezu dreissig solcher Bücher, darunter die «Geodaisia», ein Bericht über Feldmessung von Johann Conrad Ulmer, 1580 bei Bernhard Jobin in Strassburg erschienen. Ausser in der österreichischen Nationalbibliothek in Wien und jetzt in Schaffhausen, liess sich dieses Werk in ganz Europa nicht finden! Es ist bedauerlich, dass man diese Bücher nicht auch in den Katalog der Sammlung der Peyerschen Tobias Stimmer-Stiftung aufnahm. Es ging offensichtlich der Stiftung nur darum, das Wirken für das Museum zu Allerheiligen festzuhalten. Im Stillen hat die Stiftung aber auch verschiedene Publikationen finanziell unterstützt, so Thöne's monumentales Werk zu Daniel Lindtmayer (Friedrich Thöne, Daniel Lindtmayer 1552–1606/07, Zürich und München 1975). Auch die Publikation des hier besprochenen Sammlungskataloges finanzierte die Stiftung selber. Da ihr langjähriger Präsident, Dr. Bernhard Peyer, inzwischen sein Amt einem jüngeren Peyer übergeben hat, ist er zu einem Rechenschaftsbericht seiner Tätigkeit geworden.

Paul Tanner